

La grammaire axiologique et la sociologie des valeurs

Axiological Grammar and the Sociology of Values

Danilo Martuccelli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11523>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11523](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11523)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 219-238

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Danilo Martuccelli, « La grammaire axiologique et la sociologie des valeurs », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 04 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11523>

Tous droits réservés

DANILO MARTUCCELLI

Centre de recherche sur les liens sociaux

Université Paris Descartes

Centre national de la recherche scientifique

Institut universitaire de France

F-75006

danimartuccelli@gmail.com

LA GRAMMAIRE AXIOLOGIQUE ET LA SOCIOLOGIE DES VALEURS

Résumé. — L'article propose un ensemble de réflexions autour du livre de Nathalie Heinich, *Des valeurs* et de sa proposition d'une grammaire axiologique. Trois grandes questions sont abordées dans celui-ci. D'abord, il s'agit de revenir sur l'enjeu de la neutralité axiologique et l'intérêt de cette posture en termes de connaissance. Ensuite, l'article s'interroge sur la nécessité d'ouvrir la sociologie des valeurs en direction d'une sociologie soucieuse de certaines dimensions historiques notamment à propos des attachements des acteurs. Enfin, il examine les contrastes, en ce qui concerne l'étude des processus d'évaluation, entre la sociologie des valeurs et l'analyse stratégique de la décision.

Mots clés. — valeurs, axiologie, grammaire, attachements, évaluation, décision

Le livre de Nathalie Heinich (2017), *Des valeurs. Une approche sociologique*, est un apport substantiel à la sociologie des valeurs de par non seulement l'ampleur des références, la diversité des enquêtes mobilisées mais aussi, voire surtout, les éclaircissements critiques et les vues programmatiques proposés. Il est presque inutile de le dire, on est rarement en présence, dans les sciences sociales, d'un ouvrage-projet avec une telle ambition. La pertinence des illustrations fournies à partir d'un matériel empirique très riche et diversifié, la grammaire des principes ainsi définie, la finesse permanente dans la distinction entre concepts, notions ou catégories, ou encore le travail d'élucidation des différents types de conflits axiologiques, livrent, à chaque étape des réflexions importantes et souvent décisives. Bref, il me semble que l'essentiel des principales propositions de Nathalie Heinich sur la sociologie axiologique sont justes et pertinentes, et que par voie de conséquence, il reviendra, dans les années à venir, aux enquêtes qui s'en inspireront d'apporter la preuve des vertus heuristiques de la grammaire élaborée par l'auteure.

Ceci étant souligné, sur quoi portent alors les commentaires qui suivent ? En effet, un éclaircissement s'impose quant à leur nature. J'ai eu la chance de pouvoir lire l'ouvrage à deux moments différents : la première fois, quand le livre était au stade du manuscrit ; la seconde fois, après sa publication et dans le dessein d'en faire une lecture critique pour cet article. Ceci explique la nature des commentaires. L'importance programmatique, la clarté des propos et l'ambition intellectuelle du livre ne faisant pas de doute à mes yeux, j'aimerais me centrer sur trois points qui me semblent prêter à certaines controverses. Le premier, en partie externe au sujet abordé dans le livre, s'impose toutefois par le poids que Nathalie Heinich elle-même lui donne depuis plusieurs années : la question de la neutralité axiologique. Mes deux autres commentaires se centrent davantage sur la sociologie des valeurs *stricto sensu*. Ils abordent des thèmes qui, tout en étant présents dans l'ouvrage, invitent à des démarches complémentaires ou alternatives. Il sera ainsi question du contexte historique et de son importance pour une sociologie des valeurs, à la fois en termes épistémologiques mais aussi en tant qu'enjeu d'analyse à part entière. En outre, on reviendra sur les liens entre la grammaire axiologique proposée dans l'ouvrage et ce que Nathalie Heinich dénomme comme étant une sociologie plus traditionnelle des rapports de force.

La sociologie des valeurs et la question de la neutralité axiologique

Le thème a fait – et fait – couler tellement d'encre que l'on ne peut qu'aborder cette question avec timidité et même avec une certaine perplexité. Au fond, de quoi s'agit-il lorsqu'il est question de la neutralité axiologique dans la sociologie ? De l'effort et de l'honnêteté, avec lesquels chaque sociologue ou scientifique social, contrôle (ou vise à contrôler) les biais que ses passions et/ou ses intérêts pourraient introduire dans son travail de production de connaissance. À cet

égard, les références à Max Weber ou à Norbert Elias sont bien connues, et Nathalie Heinich les a abondamment citées et mobilisées dans ses ouvrages ces dernières années.

Ceci étant, Nathalie Heinich (2017 : 108-109) propose une interprétation quelque peu particulière de la neutralité axiologique : elle « n'interdit pas, bien entendu, la prise de position proprement épistémique à propos de débats théoriques entre chercheurs (telle celle qui est en train d'être proposée au lecteur) : elle ne concerne que la prise de position axiologique sur les objets du monde ordinaire, ceux qui agitent les acteurs ». La nuance est importante. Dans sa conception, il s'agit moins des efforts que les analystes doivent faire pour « contrôler », autant que faire se peut, leurs divers « biais » cognitifs ou positionnels, que de mettre l'analyse sociologique à distance des enjeux du monde ordinaire. La distinction est clairement établie entre ces deux registres, mais est-elle probante ? Que garantit l'adoption de cette frontière en termes de connaissance ? La neutralité vis-à-vis de toute « prise de position axiologique sur les objets du monde qui agitent les acteurs » est-elle vraiment *nécessaire* pour produire de la *bonne* sociologie (le critère de jugement consensuel s'agissant de la connaissance scientifique et de la vérité) ?

En fait, il y a de très bonnes raisons d'en douter. D'abord, notons que l'objectif final – la production des connaissances – est un but partagé par la grande majorité des analystes, qu'ils se réclament ou non de la neutralité axiologique. Le principe axiologique visé par les uns et les autres est le même (la vérité). Ne diffèrent que les manières de mettre en forme (et donc en étude) cette valeur. Certes, pour y parvenir, certains analystes proposent une sociologie « engagée », d'« intervention » sociale, « publique », voire présentent leurs travaux comme étant carrément au service du projet d'un acteur social particulier. Mais il s'agit à chaque fois de démarches qui, à bien y regarder, sont le plus souvent subordonnées à la question de la vérité. De ce fait, l'opposition est bien moins insurmontable qu'il n'y paraît. Derrière ce qu'il faut peut-être lire davantage comme une « présentation » de soi et de ses œuvres que comme une « perspective » épistémologique, le primat de la vérité se pose dans des termes souvent similaires à tous les analystes. La discussion porte alors sur les manières d'y parvenir, les uns récusant l'« engagement », les autres l'« académisme ». Questions simples : la « passion » avouée par certains, voire leur « désir » de participer aux enjeux ordinaires qui agitent les acteurs, désautorise-t-il – par principe – les analyses qu'ils fournissent ? À l'inverse, la neutralité axiologique revendiquée (plus que pratiquée d'ailleurs...) par d'autres, est-elle un gage de la pertinence de leurs études ? Personne (ou presque...) ne revendique d'être un « idéologue », ou n'affirme que, à cause de la partialité « engagée » de son regard, son analyse est fautive ou biaisée. C'est pourquoi il faut juger la vérité ou la plausibilité des analyses à distance des *pronunciamientos* épistémologiques.

Deux conséquences assez simples et évidentes en découlent. La première : la « bonne » sociologie n'est certes pas le monopole des conseillers du Prince, ni des confidents de la Providence, mais elle ne l'est pas davantage des gardiens de

l'orthodoxie de la neutralité. Antonio Gramsci était plus qu'« engagé », il voulait explicitement participer aux enjeux de son époque : cela n'enlève rien à la profondeur des analyses qu'il a fournies sur la société italienne – dont le rayonnement actuel, y compris politiquement tant à gauche qu'à droite, mais aussi dans les études les plus académiques de la sociologie politique, atteste. Dans toute œuvre, comme le marxisme analytique s'est efforcé de le faire à propos de Karl Marx – ou comme Nathalie Heinich l'a fait à propos du « bon » et du « mauvais » Pierre Bourdieu (Heinich, 2007) ou plus largement à propos de la bêtise sociologique (Heinich, 2009) – il est possible de différencier des propositions épistémologiquement justes de celles qui ne le sont pas ou guère – et ceci, chaque fois, à partir de critères ouverts à discussion. Mais *per se* l'attitude d'engagement ou de distanciation prise par le chercheur vis-à-vis des enjeux du monde n'est pas, en elle-même, une garantie ni de la justesse, ni de la véracité, ni de l'intérêt de ses analyses.

La seconde conséquence est tout aussi évidente, bien que demeurant plus implicite. Elle est d'ailleurs présente dans la démarche de Max Weber, auteur que Nathalie Heinich (2017 : 115) évoque souvent comme un tenant de la neutralité axiologique. À savoir qu'avant le fameux « contrôle » des passions et des intérêts au vu de la connaissance – en fait à sa base –, la science sociale est produite par des passions et des intérêts. Aucun « grand » sociologue (pour reprendre le langage de Nathalie Heinich – un auteur auquel la communauté des sociologues de manière plus ou moins consensuelle accorde cette qualité de grandeur) n'est exempt de « passion ». Karl Marx, Antonio Gramsci, John Stuart Mills ou Pierre Bourdieu sont-ils plus « passionnés » ou « engagés » que Alexis de Tocqueville, Max Weber, Norbert Elias ou Talcott Parsons ? Mais surtout, en guise de question subsidiaire : est-on si sûr que, parce que les premiers revendiquent explicitement leurs passions politiques, cette posture « compromet » davantage la valeur de vérité de leurs œuvres que celles des seconds ? À ce stade de l'argumentation, il ne s'agit plus donc d'affirmer la possibilité (voire la nécessité) de différencier, pour chaque auteur, le bon grain de l'ivraie, mais de souligner la passion (souvent « politique ») dont tous, les uns et les autres, qu'ils l'explicitent ou non, font état dans leur rapport à la vie sociale. Cette passion pour les enjeux du monde, omniprésente et assumée (voire théorisée) par certains, est tout aussi présente chez ceux qui, en apparence, disent s'en méfier. La raison est assez simple à comprendre : cette passion est constitutive et même nécessaire à la production de la connaissance sociologique. Sans ce combustible et ses métamorphoses multiples (*libido sciendi*, ambition, engagement, utilité, quête de renommée...), les sciences sociales n'existeraient pas.

Bien entendu, Nathalie Heinich n'est pas seulement au courant de cela, elle est, elle-même, une sociologue ô combien passionnée ! Je connais peu de sociologues contemporains aussi prêts qu'elle ne l'est à croiser le fer. Qu'il s'agisse des tribunes médiatiques ou des articles dans des revues académiques, elle manifeste lors de ses diverses prises de position une indéniable « passion » pour la vie sociale. Certes, dans son travail sociologique, elle s'efforce de canaliser cette passion vers une forme

particulière de production de connaissances à distance des enjeux propres aux acteurs. Une démarche qui, en ce qui concerne la sociologie des valeurs, aurait pour fonction première de différencier et de classer les divers principes axiologiques à partir desquels les individus donnent des qualités aux biens ou aux personnes.

Au nom de cette démarche particulière, elle critique la célèbre phrase d'Émile Durkheim sur l'utilité de la sociologie : « nos recherches ne mériteraient pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est, au contraire, pour mieux les résoudre » (cité in Heinich, 2017 : 112). Ce qu'elle réprovoque est le fait qu'Émile Durkheim justifie la séparation entre problèmes théoriques et problèmes pratiques en tant que moyen permettant de mieux résoudre les derniers. Pour Émile Durkheim, l'intérêt exclusivement spéculatif serait insuffisant pour animer la pratique et la légitimité de la sociologie ; pour Nathalie Heinich (2017 : 275) cet intérêt exclusivement spéculatif semble suffisant. Pourtant, une fois la grammaire axiologique déployée dans son livre, elle se pose une question proche : à quoi tout cela sert-il ? Et elle répond : à savoir et à comprendre... avant de s'engager très concrètement à montrer les possibles vertus « pratiques » de la grammaire proposée à propos notamment des conflits et des arrangements entre valeurs.

Cela veut-il dire qu'il n'y a pas de souci à se faire à propos de la vérité dans la sociologie ? Bien sûr que non. Mais peut-être pas plus que dans d'autres disciplines où la vérité est prise dans des conflits d'intérêts fréquents (comme c'est le cas dans les sciences « dures ») ou fortement imbriqués avec des considérations performatives (comme dans l'économie). Bien entendu, certains sociologues produisent parfois des textes à haute teneur dénonciatrice et à faible densité interprétative. Mais ces excès sont plus ou moins régulés à l'intérieur de l'univers professionnel (notamment par l'évaluation entre pairs) sans que cela exige de faire de la neutralité axiologique la seule panacée pour y remédier. Après tout, on peut penser que s'il y a des affirmations robustes et vraies chez Émile Durkheim, elles le sont non en dépit, mais peut-être à cause de sa passion pour la vie sociale et son souhait d'intervention. En tout cas, cette passion n'a nullement été un empêchement épistémologique insurmontable pour lui.

La neutralité axiologique, telle que Nathalie Heinich la caractérise, est donc une justification d'une manière de faire de la sociologie. La question se renverse alors quelque peu : pourquoi proposer comme « seule » démarche légitime s'agissant de la sociologie des valeurs, une position de neutralité menant à privilégier dans l'analyse le classement et l'élucidation des principes de valeur ? Pourquoi cette dimension de l'analyse, dont la pertinence est évidente en lisant l'ouvrage de Nathalie Heinich, devrait néanmoins être la ligne *privilegiée* d'une sociologie des valeurs ?

Nous évoquerons deux aspects qui, parfois en détournant la question de la neutralité axiologique, invitent toutefois dans le cadre d'une sociologie des valeurs, à élargir la focale.

La sociologie des valeurs et l'histoire

La grammaire axiologique proposée par Nathalie Heinich s'assume pleinement comme une démarche synchronique mettant à distance les considérations diachroniques, notamment la question de la généalogie ou de la création des valeurs, mais également la tendance historique, dans les sociétés capitalistes, à réduire les valeurs à l'économie. Bien entendu, elle n'est pas insensible aux questions historiques (comme le montre, parmi tant d'autres exemples, son étude sur le paradigme de l'art contemporain – Heinich, 2014), mais, s'agissant de la sociologie des valeurs, elle n'accorde à l'histoire aucune attention particulière. S'il n'y a aucune équivoque entre la sociologie axiologique et le projet structural (chez Nathalie Heinich, l'évolution des principes des grammaires est reconnue pleinement comme historique), sur un aspect cependant, sa démarche partage quelque chose avec le « structuralisme » d'antan : le tournant grammatical est une affaire avant tout synchronique.

Cette position est justifiée, mais probablement à la base de bien des vertus analytiques de sa démarche. Mais ceci n'empêche pas de se demander si, en faisant ce choix, la sociologie des valeurs ne se prive pas en fait d'éléments majeurs et peut-être incontournables pour leur interprétation. Limitons-nous à évoquer deux questions.

Pour une historicisation des soubassements de la grammaire axiologique

En premier lieu, cette posture minimise d'emblée ce que la sociologie des valeurs doit au contexte de la modernité. Entendons ici par « modernité », l'état historique des sociétés ayant questionné l'hétéronomie des normes, des sociétés donc sécularisées, pluralistes, soumises structurellement à une crise permanente et spécifique de légitimation. Comme tant d'autres sociologues, Nathalie Heinich reconnaît, au moins implicitement, cette réalité, sans lui octroyer cependant – à la différence de bien d'autres analystes – un grand relief interprétatif. Elle prend même le soin de différencier clairement sa démarche, et le principe de la nécessaire neutralité descriptive lors de l'étude des valeurs, de toute considération normative sur la pluralité des valeurs. La première dimension s'inscrirait dans un registre strictement méthodologique (notamment *via* le tournant descriptif et le tournant grammatical) ; la seconde introduirait à un « diagnostic d'époque », voire à des considérations historicistes qui lui semblent superflues pour une sociologie des valeurs.

La diversité des mœurs entre civilisations n'a pas attendu les temps modernes pour être reconnue et elle a même été l'objet, depuis plusieurs siècles, d'importantes réflexions comparatives dans lesquelles, cependant, une prise de position normative est souvent bien visible (valorisant l'endogroupe au détriment de l'exogroupe). Ce sont de ces partis pris dont il est indispensable de se libérer

pour fonder une sociologie des valeurs. Une attitude pour le moins favorisée par l'essor de la modernité. En effet, dans la « modernité » (au sens évoqué ci-dessus), la question de la diversité des valeurs se pose dans d'autres termes au fur et à mesure que les fondements du monde deviennent objet de discussion politique, que le travail de sape de la critique se répand et s'approfondit, que la tradition perd de sa superbe en tant que guide nécessaire du présent et du futur; que la vérité est soumise à un exigeant travail de preuve et d'argumentation. C'est dans cet humus historique que baigne la sociologie des valeurs et c'est cette réalité qui lui donne d'ailleurs toute sa significativité. Nathalie Heinich en est consciente puisqu'elle assigne comme un des buts de sa perspective l'éclaircissement des principes au nom desquels les acteurs agissent et se disputent entre eux. Par un biais indirect, il est ainsi question de reconnaître la réalité d'un état historique qui rend nécessaire et intéressante une sociologie « synchronique » des valeurs. Mais cette perspective d'analyse n'en serait pas moins indépendante de toute référence à la « modernité ».

Or, la démarche de la grammaire axiologique est-elle vraiment étrangère à l'avatar moderne ? On peut quelque peu en douter y compris pour des raisons « psychologiques ». Si quelqu'un est intimement convaincu de la justesse d'une vision ou de la vérité d'un dogme, il peut difficilement mettre en suspens cette conviction lors de ses analyses. Certes, il peut différencier les opinions entre elles (entre la vérité et les « erreurs » justement) mais il est peu probable qu'il parvienne à leur accorder le même poids. Nathalie Heinich rétorquera que c'est justement ce qui exige et ce qui rend possible la neutralité axiologique. Sauf que, à bien y regarder, cette attitude est loin d'être « neutre ». Derrière la séparation entre les enjeux de la pratique et les enjeux de connaissance, se profile une sociologie qui fait corps avec un état du monde (celui justement du pluralisme des valeurs), et qui épouse, à l'intérieur de celui-ci, une perspective particulière. Derrière la version particulière que Nathalie Heinich donne de la neutralité axiologique se loge *une* vision axiologique (et non seulement épistémologique) : celle d'une vérité-travail, issue de preuves et de controverses, capables de réflexivité et de distanciation envers les enjeux pratiques du monde tels qu'ils sont définis par les acteurs. Tout ceci n'est pas « neutre » ; pour y parvenir il est indispensable d'adhérer – y compris implicitement – à une formulation épistémologique particulière, elle-même dépendante, qu'on le reconnaisse ou non, d'un contexte historique. Sur ce point, la position de Nathalie Heinich retrouve les difficultés habituelles de bien d'autres démarches qui prônent la neutralité (comme celle de John Rawls par exemple) : la capacité de « suspendre » l'engagement dans les valeurs exige un rapport particulier aux valeurs que tous les acteurs, loin s'en faut, ne sont pas prêts à accepter. Cette attitude est en elle-même une position épistémologique et axiologique.

Pour bien le comprendre, évoquons rapidement la naissance de la science moderne au ^{xvi}^e siècle et surtout l'interprétation fournie par Stephen Toulmin (1990). À le suivre, la consolidation de la science moderne entraîne la mort intellectuelle de l'humanisme. La tolérance et la sensibilité de la Renaissance,

au milieu d'un monde soumis, notamment au ^{xvi}^e siècle, à la guerre des religions, cèdent le pas à une tout autre conception du monde objectif, désormais largement conçu comme soumis au règne implacable des lois de la nature. La science, selon Stephen Toulmin, va donc incarner, face aux guerres de religions, la politique de la certitude (*via* les preuves justement) dont le ^{xvii}^e siècle a besoin pour sortir de l'expérience du chaos du monde.

La grammaire axiologique proposée semble fort éloignée de ce processus. Mais elle ne l'est peut-être pas tant que cela. La vie sociale dans la modernité, malgré la capacité de la science à l'heure actuelle à imposer ce qui continue à être notre conception hégémonique de la vérité (malgré la « survivance » ou la « recreation » de formes alternatives de savoir), n'a jamais cessé d'être l'objet de disputes (la « guerre des dieux », les idéologies...). Mais ces disputes parfois menées au nom de la Raison, de l'Histoire ou de la Science étaient censées pouvoir être quelque peu tranchées. C'est de moins en moins le cas. C'est pourquoi, dans ce contexte, la sociologie axiologique proposée par Nathalie Heinich, de surcroît parce qu'elle s'inspire d'un domaine particulier – l'art –, marqué par une tradition de controverses sans « solution », témoigne – au moins implicitement et à sa façon – de l'entrée progressive dans un univers social où est en train de se redéfinir un nouveau rapport historique à la vérité (Martuccelli, 2015).

Il est possible de faire l'hypothèse que cet état de fait historique n'est pas totalement étranger au tournant descriptif proposé dans l'ouvrage : un monde dans lequel, pour des raisons historiques, les discussions sur les valeurs sont en train de changer de nature. Ce qui hier encore – y compris dans le monde axiologico-polythéiste de Max Weber – avait une fonction dirimante en dernière instance, à savoir que la vérité scientifique est en train de chanceler. Pour Max Weber, ne l'oublions pas, la modernité est indissociable du désenchantement du monde – de l'idée que l'on *serait* capable de fournir des interprétations épurées des esprits, des dieux, des entités invisibles. La dispute sur la pluralité des valeurs dans la « modernité » a été ancrée sur ce socle épistémologique. Il vacille aujourd'hui.

Nathalie Heinich ne se reconnaîtra pas dans cette lecture de son travail, mais la « philosophie » de la grammaire axiologique s'enracine dans l'humus historique de la postmodernité. Bien entendu, défendre – et proposer – une sociologie des valeurs se centrant essentiellement autour d'un travail d'explicitation des divers principes axiologiques en présence ne plaide, en lui-même, pour aucun « relativisme ». Mais en faisant de l'élucidation des principes (sans parti pris) le cœur de la sociologie des valeurs, Nathalie Heinich adopte une position qui est dépendante d'un contexte historique et d'un domaine particulier. Or, ce qui est valable pour les valeurs dans le domaine de l'art depuis longtemps, ne l'a pas été longtemps pour la science. Mais, *aujourd'hui*, en partie à cause de la critique postmoderne des fondements de la Raison moderne ou des études des *Sciences Studies*, cela commence à être parfois le cas. La posture de connaissance revendiquée par Nathalie Heinich n'est plus celle du « législateur » moderne, mais bel et bien celle de l'« interprète » postmoderne

(Bauman, 1987). Elle s'inscrit dans un monde dans lequel, malgré l'hégémonie de la conception scientifique de la vérité, la science, en dépit des preuves qu'elle peut apporter, ne parvient plus toujours à trancher les controverses ou à faire adopter, sinon difficilement, au nom de la vérité, une démarche d'action (réchauffement climatique, utilité des vaccins...).

Nathalie Heinich propose une justification strictement épistémologique de la grammaire axiologique, mais sa démarche n'en témoigne pas moins de deux choses. D'une part, d'un monde dans lequel, pour des raisons historiques, la dispute des valeurs est en train de changer de nature parce que, à la différence du pluralisme habituel de la première « modernité », nous sommes en train d'assister à l'effondrement du socle que la science a fourni dans le sillage du processus de désenchantement du monde. D'autre part, parce qu'en face et en phase avec ce nouveau scénario, Nathalie Heinich propose une démarche sociologique centrée préférentiellement sur l'élucidation des principes de valeurs en dispute. Notons-le : avec de toutes nouvelles armes épistémologiques, nous sommes plus proches, pour le dire métaphoriquement et en revenant au livre de Stephen Toulmin, des « valeurs » du *xvi^e* siècle (la « tolérance ») que du *xvii^e* siècle (la science moderne et sa capacité à trancher les controverses). Bien sûr, au *xvi^e* siècle, la « tolérance » affleure comme une position politiquement nécessaire face aux conflits de religion, tandis que la grammaire axiologique se présente comme une pure perspective de connaissance. Si le monde de l'art se révèle heuristiquement si riche dans la construction d'une sociologie des valeurs de cette facture c'est parce que, dans la modernité, il a *davantage* incarné que d'autres, un monde soumis à des conflits des valeurs (et de « goûts ») *incommensurables* (comme le montre d'ailleurs à sa façon la belle illustration à propos de la corrida [Heinich, 2017 : 316-323]).

Autant le dire clairement : non seulement la version particulière de la neutralité axiologique que donne Nathalie Heinich, mais plus largement aussi le projet même d'une grammaire axiologique, sont plus liés qu'elle ne l'avoue avec un moment historique. La séparation de l'analyse synchronique des valeurs de toute référence diachronique ou sociétale est évidemment une posture légitime de recherche, mais cela se fait peut-être au détriment d'un certain travail d'autoréflexivité critique.

Les « attachements », une pièce subalterne de la sociologie des valeurs ?

La seconde remarque également à tonalité historique est différente de la précédente. En fait il est question d'attirer l'attention sur une des trois dimensions de la sociologie des valeurs différenciées par Nathalie Heinich – les « attachements ». Mais en prenant cette focale, et en l'interprétant d'un point de vue historique, il est question de signaler, quelle que soit l'importance du projet visant à cartographier les divers « principes » – les 16 remarquablement différenciés dans le livre (*ibid.* :

chapitre 10) –, qu'une sociologie des valeurs a tout aussi intérêt à se pencher sur l'étude des changements historiques observables dans la nature et sur l'intensité des attachements des individus aux valeurs.

Est-il possible de faire l'hypothèse que, au cœur de la modernité elle-même, le rapport aux valeurs a changé ? Il me semble que cela est un aspect significatif d'une sociologie des valeurs. Il reviendra aux études historiques de dater le processus, mais dans les sociétés contemporaines les individus ne cessent d'être sollicités à propos de leurs « goûts », leurs « opinions », leurs « attachements ». Il ne s'agit de la seule politique ou de la consommation, mais d'une pratique généralisée d'évaluation, au-delà des experts à proprement parler, dont font état les listes des « tops », les palmarès, les *I like*, les satisfactions-clients tous azimuts, la virulence ordinaire dans l'expression des « commentaires » à propos d'un article de presse ou d'une émission de télévision, la légitimité croissante des points de vue exprimés à la première personne (blogs, vlogs, articles, témoignages)¹, etc. Bien entendu, tout dans cette liste n'est pas nouveau ; il n'empêche, il y a suffisamment d'éléments de changement pour que l'on intègre ces aspects dans le cadre d'une sociologie des valeurs. Bref, une étude historique des attachements invite à ouvrir (ou prolonger) la grammaire axiologique dans une autre direction.

Ce qui me semble particulièrement significatif de ce point de vue, dans la société contemporaine, est le changement au niveau de l'« affectivité » des individus envers les questions de société². Au-delà de la diversité des principes de valeurs mobilisés, ce qui change est la nature et l'intensité subjectives de l'attachement de chacun aux valeurs – à « ses » valeurs et à « ses » convictions³. C'est dire qu'à côté de la pluralité des principes de valeur à l'œuvre dans la société actuelle (bien analysée par la grammaire axiologique), il est possible de repérer l'affirmation progressive d'une série d'implications affectives qui transforme la nature et l'intensité des attachements des individus (autant aux biens que, surtout, aux principes).

Ce n'est pas le lieu de développer tous les soubassements de ce processus, mais limitons-nous à indiquer quelques enjeux. D'abord, la reconnaissance de la spécificité de cette dimension invite la sociologie des valeurs (au-delà de la question de la pluralité des principes en concurrence), à s'intéresser aux changements repérables au niveau des manières historiques d'éprouver la vie sociale. La question des « attachements » prend immédiatement du poids vis-à-vis de la question des « principes ». Dans les sociétés modernes – c'est un postulat majeur de la sociologie classique, lui-même soumis d'ailleurs à controverse – se serait

¹ Analysant, par exemple, le mode d'énonciation des publications en ligne, médias-activistes ou médias-engagés, D. Cardon et F. Granjon (2006) constatent la consolidation de formes d'expression à mi-chemin entre la sensibilité et l'argumentation, entre l'analyse et le témoignage.

² La notion d'affectivité a été parfois mobilisée par la science politique pour étudier « la nébuleuse des affects qui interagissent dans la construction du rapport à la politique » (Muxel, 2014 : 20), elle désigne un rapport de sens particulier, « une signification vécue ».

³ Pour un développement conséquent de cette thématique, voir D. Martuccelli (2017).

consolidée une imbrication historique particulière entre le « je » et la « société » (une question qui sous-tend les débats entre communauté et société). Dans la modernité, les individus se sentiraient *affectés*, volontairement ou involontairement, d'une manière particulière par les questions sociales. Dans la continuité de cette expérience proprement *moderne* – et non seulement contemporaine –, il est possible de faire l'hypothèse de la généralisation d'une affectivité implicative qui engendre un nouveau rapport, infiniment plus personnalisé, avec les affaires de société. L'intensité ordinaire des « attachements » s'en trouve bouleversée.

Les questions sociales (de la mondialisation à l'État, de l'emploi à l'Europe, des entreprises aux collectifs, de la famille à l'intime, du public et du privé, de la nation aux régions) sont éprouvées au sens le plus fort du terme comme étant des affaires personnelles et chargées affectivement. Les individus se sentent impliqués parce qu'affectés dans et par la vie sociale. Bien entendu, à un certain niveau existentiel et anthropologique, nous ne pouvons pas ne pas être affectés par les autres et par le monde. Cependant, cet aspect, comme les classiques l'ont abordé et comme toute une sociologie historique a continué à le montrer depuis, a pris une dimension particulière dans les sociétés modernes au fur et à mesure que dans l'ordinaire de leurs existences, les individus sont mus par des changements, qui, bien au-delà de leur contrôle, les affectent en profondeur et les soumettent quotidiennement à des pressions diverses.

Il est possible de faire l'hypothèse que, au cœur de la modernité, nous sommes entrés dans une expérience de société hautement « affective », où de plus en plus de biens et de situations tendent à s'éprouver et à se juger en première personne. L'affectivité implicative devient la tonalité générale d'une expérience historique de société. Elle durcit la défense des convictions « personnelles », mais différemment de l'idéologie. À chacun ses convictions, à chacun surtout sa sensibilité : le voile et la barbe témoignent ainsi, par exemple, pour certains d'une conviction, pour d'autres d'une coutume ou d'une mode – mais toujours de quelque chose qui est ressenti comme appartenant en propre à chacun. Certains traits, vêtements, objets se lestent d'affectivité : les casquettes, la mini-jupe, les jeans, le foulard ou la teinte de cheveux. Chaque fois, il s'agit d'être soi-même, d'exprimer un rapport personnel à une croyance, d'exprimer dans l'espace public ce qui est ressenti comme une « conviction » personnalisée. La consommation de la viande halal ou la non consommation de la viande de porc dans les cantines scolaires suscite en France des émotions diverses, mais, comment oublier que bien plus largement, c'est l'alimentation tout court qui devient objet de discussions et de réflexions de plus en plus poussées dans la société ? Au nom de la santé, la beauté, la religion ou l'écologie, elle donne lieu à des débats passionnels emplis de considérations morales ou personnelles pour certains (foi, bio, végétariens, végans, flexitariens, gourmets, plaisir, santé...) et politiques pour d'autres. Mais, pour tous, ces expériences sont sous le signe d'une personnalisation des phénomènes sociaux.

Dans un contexte de ce type, l'intérêt d'une grammaire axiologique afin de différencier les divers principes en dispute est évident. Mais elle n'épuise pas la problématique sociologique des valeurs : à côté de ce travail d'élucidation, il y a – aussi et au moins – place pour une sociologie s'intéressant au « vécu », à la nature et à l'intensité de l'« attachement » des individus à « leurs » valeurs. Et à propos de cette dimension, la sociologie historique reprend ses droits parce qu'elle permet – enquête à l'appui – non de constater, sur un plan synchronique, les transformations mais encore de proposer des interprétations – diachroniques – des changements repérés.

Le ressenti individuel (la force des « attachements ») n'est pas bien entendu en dehors de la sociologie des valeurs proposée par Nathalie Heinich, mais il n'a, au fond et au mieux, qu'une fonction analytique subordonnée. Or, ce qui est en train de changer et qui mérite en tout cas une attention particulière ce sont les manières dont les individus s'attachent aux valeurs, expriment leur affectivité implicite vis-à-vis des enjeux de « leur » société, en fait, de « leur » mode de vie et de « leurs » convictions. Face à des attachements qui sont de plus en plus présentés et *vécus* comme des *légitimes* « convictions intimes », les ressentis subjectifs bafoués invoquent et mobilisent maintes fois un langage de mépris, de manque de reconnaissance ou de respect. Face à certains débats de société, quelques individus deviennent ainsi « furieux » parce qu'ils se sentent « blessés » au plus profond de leur vision du monde. L'élucidation des principes en dispute permet sans doute de rendre compte à sa façon de ces divergences, mais ne permet pas de rendre compte de la nature et de l'intensité des attachements en présence et surtout des manières dont ils colorent les disputes à l'œuvre⁴.

Au-delà de la pluralité des principes, on pourrait presque écrire à leur base, se trouve donc la question de la nature et de l'intensité des ressentis et des convictions (les « attachements »). Nathalie Heinich (1998) connaît fort bien cette dimension par son étude sur les « réactions » devant l'art contemporain. Cependant, étrangement, elle minimise cette dimension dans sa sociologie des valeurs. Or, ces « nouveaux » ressentis subjectifs, et les « réactions » qu'ils suscitent, en font ô combien partie. Les seins nus des Femmes ou tout simplement la nudité dans la publicité, les rires et les sarcasmes (ressentis par certains croyants comme des blasphèmes), la supposée entrée de la théorie du genre dans les manuels scolaires en France, la Gay Pride, le burkini et encore plus la burqa intégrale, la consommation de viande et l'abattement des animaux, la condescendance des élites « brillantes » envers les « gens ordinaires », l'arrogance des « people » sur le « peuple » à la télévision, et bien sûr, les lois sur la fin de vie (et avant sur l'interruption volontaire de grossesse), se lestent de dimensions personnalisées et de tensions spécifiques dans une société soucieuse (de plus en plus soucieuse sous l'action multiple et souvent divergente de différents acteurs) de l'impératif de ne « blesser » personne.

⁴ Le rôle des attachements dans la plupart des disputes qui, disons-le au passage, justifie, si besoin en est, l'intérêt méthodologique d'une sociologie des valeurs *via* les entretiens.

Le domaine politique en est un bon exemple. Le vote, lors d'une élection, exprime une opinion, traduit une évaluation dans laquelle transparait à terme l'adhésion d'un individu à une valeur (ou à un ensemble de valeurs). Et comme la sociologie électorale le montre depuis longtemps, cette adhésion a souvent une signification identitaire. Or, ici aussi, il est possible de faire l'hypothèse – étayée par des enquêtes – que désormais pour bien des électeurs, il n'est plus seulement question d'identification avec un programme ou un leader, il est aussi question que le vote exprime « leur » personne – en fait « leurs » convictions et par ce truchement « leur » intimité. C'est un thème très présent chez les adolescents (Dubet, Martuccelli, 1996) mais pas seulement chez eux. Anne Muxel (2014 : 14) a bien souligné cet aspect « intime », « personnel », « secret » du vote : les électeurs prêtent une attention toute particulière à leurs convictions et à la façon dont, à travers elles, « la politique se diffracte et se réfracte dans les espaces de la vie privée » en définissant « une certaine façon d'être à la politique ». Les individus prêtent surtout une force particulière à leurs intuitions, à leurs expériences, à ce qu'ils savent-parce-qu'ils-l'ont-vécu, des dimensions qui lestent leur vote d'une valorisation et d'un sens hautement personnel. D'où d'ailleurs – paradoxalement – la réticence de certains, parfois, à dévoiler « leurs » idées en public : puisque les idées connotent une manière d'être, les exprimer en public suppose un dévoilement de soi (*ibid.* : 75-95). Encore une fois : derrière la permanence de la pluralité des valeurs, ce qui se modifie est la nature et l'intensité de l'attachement des individus à « leurs » votes. Si, comme le rappelle Yves Déloye (1997 : 92), voter c'est « admettre de transformer sa conviction personnelle en “une opinion sans voix” », cette impersonnalité ne cesse désormais de poser problème à bien des électeurs. L'expansion des phénomènes de désobéissance civile en est aussi une bonne illustration (Ogien, Laugier, 2010) : les refus des règles ou des lois qui, édictées par un pouvoir légitime, sont cependant jugées par les individus injustes ou dangereux au nom de leurs *convictions* et de ce fait objet de contestations, augmentent, et surtout, elles peuvent désormais être objets de désobéissance pour nombre d'entre eux. Au fond, il ne s'agit peut-être que d'une étape ultérieure du protestantisme moderne – le libre examen de conscience ne se cantonne plus à la foi et aux Églises, mais tend à s'appliquer, même en catimini, aux lois et aux États. La reconnaissance de cet état historique invite la sociologie des valeurs à s'ouvrir en direction d'une sociologie historique des attachements.

Le politiquement correct est peut-être l'expression extrême et désormais banale de ce processus. Mouvement inclassable, il a été libérateur vis-à-vis de certaines stigmatisations identitaires tout en engendrant un nouvel arsenal de contrôles et de censures. Le contrôle informel a même connu un retour inattendu par le biais de véritables mises au pilori médiatique. L'important est de comprendre les spécificités de cette police des mots vis-à-vis d'autres manifestations historiques des polices des formes (Raynaud, 2013). Le politiquement correct a été moins marqué par des questions de convenance collective que par une demande de « respect » adossée à l'affectivité de chacun. La sensibilité, ce qui « blesse » autrui, ce qui le « choque », sont devenus de nouvelles frontières de la vie sociale. Des manières prescrites

de l'ancienne politesse, on est passé à la chasse aux mots blessants. La sincérité et l'authenticité ont pris en quelque sorte une revanche contre les « formes ». Richard Sennett (1976), fut un des premiers à le comprendre, et s'en inquiéter. Mais le mouvement a été irrésistible. La sensibilité d'autrui – et non plus le rang ou les égards réciproques – tend à devenir le thermomètre d'une nouvelle exigence de sociabilité. Bien sûr, cette « sensibilité » se présente elle-même comme une valeur et dans ce sens comme un objet d'analyse pour la grammaire axiologique. Mais elle n'est pas réductible à cet aspect. Elle permet de comprendre par un autre truchement les transformations historiques survenues dans les rapports aux valeurs et donc la nature, la forme et l'intensité subjectives des discussions.

Nous sommes en présence de problématiques différentes jetant des regards divers et en partie complémentaires sur les rapports aux valeurs. La grammaire axiologique privilégie l'étude des principes en dispute ; une possible sociologie historique des attachements se penche davantage sur la nature et l'intensité subjectives des rapports aux « convictions ». D'un côté, le monde contemporain est analysé comme un univers de controverses entre principes axiologiques ; de l'autre côté, le monde contemporain est davantage cerné comme un univers de « gênes » intersubjectives. Le mot est à prendre au sérieux. En effet, c'est sous forme de « gêne » que s'expriment bien des irritations à l'égard de l'incivilité ou bien des refus envers des pratiques ou des groupes « différents ». Bien sûr, on peut élucider les principes qui sont derrière ces gênes ; mais on peut aussi s'intéresser, en autonomisant cette problématique, à la transformation de la nature et de l'intensité des attachements révélés par l'expansion du langage des « gênes » dans la vie sociale.

Des valeurs et des décisions

Nathalie Heinich fait l'éloge de l'observation au détriment des entretiens en tant que grande méthode de la sociologie pragmatique et voie royale d'une sociologie des valeurs. S'agissant des valeurs, l'observation – surtout l'observation – permettrait de voir, *in situ* et en acte, les manières dont les évaluations opèrent. Notons-le au passage : au vu de l'état de la discipline et des connaissances produites, cette échelle de « grandeur » de méthodes est loin d'être uniquement une évidence épistémologique, mais minimise le fait que l'entretien est la méthode la plus utilisée dans la sociologie.

Venons-en à l'essentiel et à ce que l'observation apporte à l'analyse du travail d'évaluation axiologique. À la base de la grammaire axiologique se trouve l'affirmation que les évaluations sont irréductibles aux positions sociales occupées par les différents acteurs. Nathalie Heinich a profondément raison de défendre l'autonomie des valeurs vis-à-vis de leur réduction aux intérêts, aux positions ou aux rapports de forces entre les acteurs. Dans ce sens et en suivant Max Weber, il est possible d'affirmer qu'à l'inverse de tant de sociologues critiques qui cherchent

à montrer la présence (cachée) des intérêts derrière les valeurs, son travail montre, avec raison, la présence de valeurs à la base des intérêts. Maintes illustrations – fort réussies et brillantes – dans le livre en font la preuve. Ce qui à sa façon est un gage supplémentaire de l'intérêt de la grammaire axiologique proposée en tant que voie sociologique pour élucider les tensions entre valeurs.

Mais, en prenant cette voie analytique, en mobilisant l'observation de cette manière, Nathalie Heinrich fait quelque peu l'impasse sur tout un autre versant sociologique, à forte solidité empirique, qui, nullement réductible à une sociologie critique de la domination, propose une autre étude. Il s'agit de la sociologie de la décision. Comme on le verra, et pour le dire dans l'univers intellectuel de la sociologie des valeurs tracé par Nathalie Heinrich, cette démarche propose une autre analyse de la production et de l'établissement des grandeurs. Pour l'analyse stratégique – une des démarches susceptibles d'être associée à l'étude sociologique de la décision – les écarts de grandeurs établis à l'issue d'une évaluation doivent s'étudier non en référence aux valeurs en dispute, mais à partir de l'étude des processus effectifs de prise de décision (Crozier; Friedberg, 1977)⁵. En bref, la sociologie des valeurs se dissoudrait dans la sociologie de la décision. Sans être forcément son langage, c'est au fond la position qui se dégage du travail d'Erhard Friedberg (1993).

Reconnaissons que cette formulation peut laisser entendre que l'on est devant des problèmes différents. En effet, dans l'analyse stratégique, ce dont il est question est surtout de mettre à mal la supposée rationalité synoptique de l'acteur au profit des manières effectives de prise de décision à partir d'une rationalité limitée et séquentielle. Mais il suffit de comprendre le lien étroit qui peut être établi entre « rationalité » et « valeur » pour comprendre la force du tournant stratégique. Pour les tenants de l'analyse stratégique, lors d'une décision (autant dire lors d'une « évaluation » en action et en contexte) le *processus* prime sur les finalités ou les objectifs (autant dire sur les valeurs prisées et visées). Dans la sociologie de la décision (à partir d'ailleurs autant d'entretiens que d'observations) il est question de décrire, très précisément, les manières dont lors des échanges, négociations, interactions, les acteurs parviennent à prendre stratégiquement des décisions. Dans ce jeu, les positions occupées comptent infiniment moins que les processus (ce sur quoi Nathalie Heinrich serait sans doute d'accord), mais les processus stratégiques comptent aussi infiniment plus que les valeurs.

Soyons clair : l'analyse (par entretien ou observations) des rapports de force qui conduisent aux décisions ne se réduit pas, comme Nathalie Heinrich (2017 : 330-332) semble le suggérer, à une sociologie critique des rapports sociaux de domination dans laquelle les positions détenues seraient la clé analytique. Il existe une solide sociologie des processus de décision (notamment dans la sociologie

⁵ La sociologie de la décision est irréductible à cette seule perspective – une multitude d'autres travaux pourrait être citée (Simon, Sfez, Morel...) – et dans le cadre d'une discussion approfondie il serait nécessaire de tenir compte aussi des travaux de la psychologie sociale – une littérature largement absente dans *Des valeurs*.

des organisations) qui peut se lire davantage comme une alternative que comme une démarche complémentaire à la sociologie axiologique – en tout cas en ce qui concerne l'étude des processus d'évaluation. Par exemple, cette sociologie met en question études empiriques à l'appui, que lors d'une friction ou d'une controverse (dispute, désaccord...) les acteurs s'engagent dans un processus d'éclaircissement de leurs positions respectives ; au contraire, ce sont dans les zones d'incertitudes (à la faveur de la relative opacité de leurs « intérêts » et « valeurs ») que résident – où ils trouvent et ils construisent – leurs marges d'action.

Bien entendu, cela n'élimine pas l'espace d'une sociologie axiologique visant à comprendre les attachements ou les qualités attribuées à un bien, ou l'explicitation des principes en dispute, mais pose, en toute légitimité, la question de la fonction analytique spécifique des valeurs dans les prises de décisions. Il y va de la question de l'« utilité » épistémologique de cette démarche, à laquelle, comme on l'a vu, Nathalie Heinich elle-même n'est pas insensible.

Or, pour bien des travaux de sociologie de la décision, la valeur analytique de la sociologie des valeurs (*via* la grammaire axiologique) ne peut qu'être marginale. Les décisions se prennent non en fonction des objectifs (ou de « valeurs »), à partir d'une rationalité synoptique ou en fonction du « mieux », mais, de façon séquentielle, à partir d'une rationalité située, limitée, un processus dans lequel fort souvent les « préférences » ne préexistent pas aux choix, mais se co-constituent lors des processus (parfois comme dans le « modèle de la poubelle » d'une manière hautement aléatoire et en dehors de toute « valeur ») ; une co-production situationnelle qui n'est pas exempte de « contradictions » en fonction justement des opportunités. La critique de l'hypothèse de l'acteur rationnel entamée par les différentes démarches de la sociologie de la décision en conclut que les acteurs *finissent* (et ne commencent pas donc) par faire des choix en fonction de contextes. Autant dire que, pour cette démarche, la justification n'est qu'une explicitation *a posteriori*, un exercice de légitimation d'une prise de position, voire un effort d'auto-persuasion de l'acteur.

Cependant, et à la différence de la sociologie critique de la domination, ce type de démarche ne suppose pas forcément que les « valeurs » sont des « idoles ». La sociologie stratégique de la décision n'élimine pas les valeurs (et leur sphère spécifique) ; elle peut reconnaître – enquête à l'appui – des situations où les acteurs les invoquent explicitement (lorsqu'ils tracent un espace de décision irrépressible entre ce qui est moralement acceptable et politiquement faisable) ; mais à partir de l'analyse empirique des manières dont les décisions sont prises, notamment dans les organisations, elle apporte plutôt la preuve de la fonction somme toute assez restreinte des valeurs lors de bien des évaluations dans la vie sociale.

La sociologie des rapports de force ne se réduit pas, comme Nathalie Heinich semble le laisser entendre, à la sociologie critique de Pierre Bourdieu et au primat des « positions ». Il y a bien d'autres manières de rendre compte du travail des structures et de leurs effets sur les acteurs et leur rapport aux valeurs.

Dans l'analyse stratégique il n'est pas question de comprendre les décisions à partir des « positions » (en réduisant donc les valeurs aux situations), elle rend compte des processus d'élection (et des évaluations) d'une tout autre manière que celle proposée par Nathalie Heinich (2017 : notamment chapitre 4). Face à une sociologie axiologique qui prône de mettre les enjeux pratiques des acteurs en suspens et à distance de l'analyse, mais également face à une sociologie critique des positions sociales qui réduit les valeurs aux places et aux intérêts, l'analyse stratégique montre l'importance des processus, autant dire les mises en jeu au travers desquelles les acteurs parviennent à prendre et à imposer leurs décisions. Un jeu dans lequel les valeurs, sans perdre de leur autonomie et même de leur force en tant qu'idéaux collectifs, n'ont qu'un rôle souvent subalterne.

Tout cela n'élimine pas la fonction des valeurs dans les attachements, les échelles de grandeur ou en termes d'idéaux. Dans ce sens, cette démarche n'a aucun mal à reconnaître que les individus ont la capacité de juger les enjeux à partir d'idéaux qui sont à distance (et qui parfois vont à l'encontre de ces idéaux) de leurs « intérêts » directs (comment oublier la tradition libérale du spectateur impartial ?). Mais sans nier cela, voire en le reconnaissant explicitement, l'analyse stratégique montre que, lors de leurs prises de décision, les acteurs ne sont pas toujours (loin s'en faut !) d'abord mus par des « valeurs » (des préférences consistantes, des objectifs...), mais, qu'au contraire, le plus souvent, ils co-construisent leurs « buts » en situation ; et que, même s'ils ont des « valeurs » au départ, les décisions dépendent toujours *in fine* notamment des processus stratégiques engagés et des asymétries de force (opportunités, alliances, contextes).

Voyons ceci à partir d'un souvenir personnel de Nathalie Heinich (2017 : 156-157), d'autant plus que la narration analytique proposée dans le livre est particulièrement brillante. Ayant acheté un nouveau sac à main avant un rendez-vous, et ne voulant pas arriver avec deux sacs, Nathalie Heinich décide, non sans quelques atermoiements internes, de se séparer de son « vieux » sac. L'attachement sincère à son désormais ancien sac (et la qualité qu'elle lui octroie) ne l'empêche pas cependant, après réflexion « rationnelle », de parvenir à cette *décision*. Lors de cette décision, la question qui se pose est-elle vraiment de nature axiologique – à savoir la valeur des choses ? Certes, le récit rend compte d'une « valeur », d'un attachement au vieux sac, mais à bien y regarder, prise dans une *situation*, la décision finale est prise à partir d'un autre critère – le souhait, pour des raisons que ne sont pas communiquées au lecteur, de ne pas arriver à son rendez-vous avec deux sacs à main. On pourrait dire que le « attachement » à l'objet (le sac à main) s'incline devant une autre « valeur » – peut-être le souci d'une présentation de soi souhaitée (« il n'était pas question d'y arriver encombrée d'un vieux sac à main », *ibid.* : 157).

Or, la grammaire axiologique, et plus largement la sociologie axiologique, permet-elle vraiment de rendre compte de cette décision ? Y a-t-il vraiment un « conflit » entre deux « principes » ? N'est-on pas plutôt devant une co-construction entre un objectif plus ou moins « flou » (le souci de la bonne présentation d'un chercheur lors d'un rendez-vous entraînant « la décision héroïque de ne pas le garder », *ibid.*) et

une situation, menant à choisir la première solution jugée, *en situation*, suffisamment acceptable à défaut de pouvoir faire cadeau à quelqu'un (à savoir, le dépôt du sac à main dans une poubelle « mais pas dedans, quand même : juste dessous, sur le trottoir », *ibid.*). Notons-le : malgré l'attachement au vieux sac à main (un « doudou, fétiche dont la présence me rassurait, m'aidait à me sentir moi-même », *ibid.*), la décision est prise, *en situation*, de l'abandonner. C'est la situation (le souhait de ne pas arriver encombrée de deux sacs à un rendez-vous et l'image de soi à transmettre) qui commande la décision et qui explique pourquoi ce vieux sac à main n'a pas eu, lui, la chance qu'ont eue d'autres sacs similaires (« mes placards sont déjà pleins de vieux sacs que je conserve à tout hasard », *ibid.* : 156). L'impératif de la situation permet de mieux rendre compte de la décision finale prise plutôt que, comme le justifie Nathalie Heinich *a posteriori*, le fait d'avoir été saisie *in extremis*, devant la « panique » de devoir l'abandonner, par un « ultime sursaut de rationalité – sois raisonnable, voyons », lui permettant de s'arracher à cet attachement.

Les deux lectures, l'« axiologique » et la « stratégique », donnent des versions différentes de ce même événement. Cela n'a rien en soi d'étonnant dans les sciences sociales – mais invite, nous semble-t-il, à ce que la sociologie des valeurs se confronte davantage, en ce qui concerne les processus d'évaluation, avec d'autres démarches sociologiques. Il serait intéressant en effet, dans les années à venir, de mettre en tension (ou en discussion) la sociologie axiologique tirée essentiellement à partir d'une sociologie de l'art par Nathalie Heinich avec les conclusions empiriques de l'analyse stratégique de la décision essentiellement dégagées à partir de la sociologie des organisations. Faisons le pari que, à terme, c'est une tout autre manière de concevoir l'articulation entre les valeurs et les rapports sociaux qui est en jeu, rien de moins.

Conclusion

Les trois parcours de lecture que nous avons proposés autour de la neutralité axiologique, de l'historicité des valeurs et de l'enjeu des attachements ou encore sur la question de l'évaluation montrent toute l'importance du livre de Nathalie Heinich. Il propose des pistes, il suscite des débats. Désormais, faisons le pari que, grâce à son travail, la sociologie connaîtra à l'avenir des nouvelles problématisations d'enquête et de nouveaux enjeux de controverse théorique.

Références

- Bauman Z., 1987, *Legislators and Interpreters. On Modernity, Post-Modernity, and Intellectuals*, Cambridge, Polity Press.
- Cardon D., Granjon F., 2006, « Médias alternatifs et radicalisation de la critique », pp. 309-334, in : Collovald A., Gäiti B., eds, *La Démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique*, Paris, Éd. La Dispute.

- Crozier M., Friedberg E., 1977, *L'Acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Déloye Y., 1997, *Sociologie historique du politique*, Paris, Éd. La Découverte, 2003.
- Dubet F., Martuccelli D., 1996, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Friedberg E., 1993, *Le Pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Heinich N., 1998, *Le Triple Jeu de l'art contemporain. Sociologie des arts plastiques*, Paris, Éd. de Minuit.
- Heinich N., 2007, *Pourquoi Bourdieu*, Paris, Gallimard.
- Heinich N., 2009, *Le Bétisier du sociologue*, Paris, Klincksieck.
- Heinich N., 2014, *Le Paradigme de l'art contemporain. Structures d'une révolution artistique*, Paris, Gallimard.
- Heinich N., 2017, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard.
- Martuccelli D., 2015, « Politique, religion, vérité : vers une réouverture des hostilités ? », *Cités*, 2, 62, pp. 113-126.
- Martuccelli D., 2017, *La Condition sociale moderne. L'avenir d'une inquiétude*, Paris, Gallimard.
- Muxel A., dir., 2014, *La Vie privée des convictions. Politique, affectivité, intimité*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Ogien A., Laugier S., 2010, *Pourquoi désobéir en démocratie ?*, Paris, Éd. La Découverte, 2011.
- Raynaud Ph., 2013, *La Politesse des Lumières. Les lois, les mœurs, les manières*, Paris, Gallimard.
- Sennett R., 1976, *Les Tyrannies de l'intimité*, trad. de l'américain par A. Berman et R. Folkman, Paris, Éd. Le Seuil, 1979.
- Toulmin S., 1990, *Cosmopolis. The Hidden Agenda of Modernity*, Chicago, Chicago University Press, 1992.